LES FEMMES DES PREMIÈRES NATIONS LORS DU COMMERCE DES FOURRURES : D'ESSENTIELLES À REDONDANTES

CORA J. VOYAGEUR

Dre Cora J. Voyageur est professeure de sociologie à l'Université de Calgary et directrice du programme *Indigenous Women in Leadership* au Banff Centre. Elle s'intéresse à l'expérience autochtone au Canada, notamment par rapport au leadership, à l'emploi, au développement communautaire et économique, à la situation des femmes et à la santé. Dre Voyageur, qui est originaire de la communauté autochtone Chipewyan de l'Athabasca, au nord de l'Alberta, a mené la première étude universitaire sur les femmes-chefs au Canada. Elle a coédité le livre *Hidden in Plain Sight : Contributions of Aboriginal People to Canadian Identity and Culture*, volume 1 et 2, *Restorying Indigenous Leadership Wise Practices in Community Development*, et elle est l'auteure de *My Heroes Have Always Been Indians*.

Avant la colonisation, les femmes représentaient une force puissante et présente dans la société autochtone. Le juriste Robert Willians affirme que les femmes possédaient traditionnellement le contrôle dans la sphère politique dans plusieurs tribus autochtones nord-américaines puisqu'elles nommaient les chefs et autres dirigeants politiques masculins[1]. Elles détenaient également le pouvoir de commencer ou de mettre fin à une guerre. De plus, les femmes possédaient des portions substantielles des terres, dont le domicile conjugal, et détenaient un pouvoir exclusif sur les moyens de production et le produit des activités majeures de subsistance, notamment de l'exploitation agricole[2]. Ainsi, les femmes autochtones contrôlaient les aspects économiques, politiques et sociaux de leurs sociétés précoloniales. Et, ce qui est plus, la confédération iroquoise était fondée sur un sys-

1 R. Williams, *Gendered checks and balances: Understanding the legacy of White patriarchy in an American Indian cultural context,* Georgia Law Review 24 (1990): 1019–1044.

2 Williams, 1990

tème matriarcal avant l'arrivée des Européens[3]. Ce système était basé sur le concept de l'égalité entre les sexes. Les femmes iroquoises jouaient un rôle profond dans la vie économique et politique de la communauté. Traditionnellement, elles possédaient des rôles essentiels au fonctionnement de leurs communautés, tels que ceux de protectrices et éducatrices, et elles subvenaient aux nombreux besoins de leurs communautés[4].

Les femmes des Premières Nations ont joué un rôle essentiel dans la création du Canada. Leurs réseaux sociaux, leurs efforts, leurs connaissances et leur compagnie ont assuré la survie des premiers commerçants de fourrures européens et de l'industrie de la traite de fourrure sur laquelle ce pays a été fondé. En fait, les mariages mixtes — entre colons et femmes autochtones — étaient encouragés afin de promouvoir la croissance de cette industrie[5]. Bien qu'elles aient été des « épouses du pays »[6] fort appréciées au début de la colonisation, leurs contributions ont vite étés oubliées et elles ont été rapidement abandonnées par ces gens dont elles ont assuré la survie. Leurs « maris » de la traite de fourrure mariaient des femmes européennes et elles ont simplement été tassées de côté ou leurs unions ont été annulées[7]. D'après Jennifer Brown, lorsqu'un marchand de fourrure de haut niveau se (re)mariait avec « une femme blanche du monde civilisé », ces marchands « interposaient de nouvelles barrières sociales entre eux et les individus originaires du pays »[8]. Les femmes autochtones ont été subjuguées et vilipendées pour les mêmes traits qui les avaient auparavant rendues si indispensables.

Durant les premiers temps de contact avec les Européens, les nouveaux arrivants dépendaient énormément sur les communautés de Premières Nations. Les marchands européens étaient forcés de s'adapter à un mode de vie autochtone afin de survivre[9]. Les femmes des Premières Nations n'étaient pas uniquement indispensables au succès des premiers marchands de fourrures européens, mais au commerce de la fourrure en entier. Leur participation a permis aux marchands de fourrures de prospérer et de poser les fondements du pays qui allait devenir le Canada. L'historienne Sylvia Van Kirk suggère que « à travers le 18e siècle, les officiers du jour se disputaient avec le Comité de Londres à propos du fait qu'il était indispensable de garder les femmes autochtones à leurs postes, étant donné qu'elles s'occupaient de tâches que les Britanniques

3 Mann, Barbara Alice. (2000). *Iroquian Woman: the Ganowisas*. New York: Peter Lang.

4 Mann, 2000.

5 Van Kirk, Sylvia. 1980. *Many Tender Ties: Women in the Fur-Trade Society*, 1670–1870. Winnipeg : Watson & Dwyer.

6 Les épouses du pays étaient les femmes des Premières Nations qui ont épousé des commerçants de fourrures.

7 Anglais, l'auteure écrit que le mariage pouvait être « *turned off* » — puisque ces mariages pouvaient être annulés, ils n'étaient pas considérés comme des liens permanents. Van Kirk, 50.

8 Brown, Jennifer S. H. 1980. *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*. University of British Columbia: Vancouver. P. 133.

9 Van Kirk, 1980.

ne maîtrisaient pas encore.[10] »

En tant qu'« épouses du pays », leurs compétences pratiques, notamment leur maîtrise de la langue et leurs talents de traduction, étaient vitales aux activités de commerce entre les autochtones qui possédaient les fourrures et les commerçants européens qui désiraient les acquérir. Leurs savoir-faire ancestraux, notamment leurs dons pour préparer la nourriture, cuisiner et installer un campement, venaient répondre à leurs besoins immédiats, c.-à-d. à la faim et au besoin de se loger. Répondre à leurs autres besoins essentiels, tels que de posséder des vêtements adéquats, des mocassins, des raquettes et des canots, était également indispensable s'ils voulaient se déplacer en dehors du campement. Comme le remarquait l'explorateur Samuel Hearne, « un homme ne peut même pas s'aventurer à l'extérieur du campement pour ramasser du bois de chauffage ou pour chasser du petit gibier en hiver sans posséder des raquettes. N'avoir pas accès à une femme qui puisse fabriquer de telles raquettes peut mener à la catastrophe.[11] » Les tâches que les femmes accomplissaient étaient presque innées pour elles, mais étaient inconnues — et indispensables — aux marchands.

Le rôle le plus utile que les « épouses du pays » autochtones ont assuré était sans doute celui de liaison culturelle. Leurs relations communautaires et économiques ont aidé leurs époux marchands à solidifier des partenariats commerciaux avec les familles et les réseaux sociaux et politiques de leurs femmes. Ces savoir-faire pratiques rendaient ces femmes extrêmement prisées par tout marchand ambitieux. De plus, leur amour, compagnie et capacité d'avoir des enfants permettaient de créer un environnement familial qui conférait un style de vie beaucoup plus confortable à ces marchands qui se retrouvaient si loin de leurs pays d'origine.

Alors que les femmes européennes commençaient à affluer vers cette société du commerce des fourrures, elles devenaient rapidement considérées comme plus civilisées, respectables et cultivées que les femmes autochtones. Elles ont rapidement supplanté les femmes des Premières Nations en tant qu'épouses « préférées » du commerçant respectable ou aspirant à l'être. Ainsi, la femme autochtone, autrefois irremplaçable, était rejetée, honnie, considérée « moins que » et s'est fait sommairement retranché de la société « respectable »[12]. Les commerçants européens semblaient préférer la « fragilité glorifiée » et la dépendance des femmes européennes à la force, l'endurance et l'indépendance de leurs anciennes compagnes conjugales autochtones. Robert Connell soutient qu'il est avantageux pour les hommes lorsque les femmes dépendent d'eux puisqu'ainsi ces hommes acquièrent plus de contrôle sur les actions de ces

10 Van Kirk, 1980. P. 54.

11 Van Kirk, 1980. P. 55.

12 Harper, Anita Olson. (2009). *« Sisters in Spirit »* dans *Restoring the Balance: First Nations Women, Community, and Culture*. Gail Guthrie Valaskakis, Madeleine Dion Stout, and Eric Guimond (eds). Winnipeg: University of Manitoba Press. 175–199. P. 177.

femmes et qu'elles deviennent plus faciles à dominer[13].

Bien qu'elles aient été les femmes très convoitées des commerçants de fourrures, les femmes européennes jouissaient de peu de droits et leur valeur demeurait strictement associée à la sphère privée. Leurs devoirs concernaient principalement les soins accordés au domicile et à la famille. Ces femmes se valorisent principalement par leur capacité de venir en aide au succès des autres — en soutenant les ambitions de leurs maris, en s'efforçant de garder leurs domiciles bien entretenus et leurs enfants bien élevés. Susan Faludi (1991) propose une interprétation moderne de cette domesticité ; selon elle, c'est afin d'assurer le bon fonctionnement de la société que les femmes doivent se sacrifier au profit des autres et l'avancement de la cause féminine nuit à la famille et aux enfants[14].

Il était attendu des femmes européennes qu'elles demeurent vertueuses en tout temps. Cette attente a élargi le fossé social et a aliéné encore plus les femmes des Premières Nations étant donné que le clergé et les gens « respectables » propageaient des rumeurs selon lesquelles les femmes autochtones étaient débauchées, « faciles », des mauvaises mères et n'étaient pas douées pour tenir une maison – essentiellement, elles ne possédaient aucunes des qualités que les femmes « convenables » possédaient[15]. Ils soutenaient que les femmes autochtones étaient incompétentes relativement aux activités domestiques et qu'elles avaient besoin d'aide afin de s'élever aux standards moraux, hygiéniques et domestiques de la société plus raffinée des colons. Cette sévère critique des compétences domestiques des femmes autochtones et de leur sens moral « dégénéré » allait poursuivre avec acharnement les femmes autochtones pendant des siècles, et, à mon avis, contribue à la subordination vécue par les femmes des Premières Nations encore aujourd'hui.

Plusieurs facteurs ont mené à la subordination des femmes autochtones. Parmi ces facteurs, il y a la conception homogénéisée de la suprématie européenne, le système patriarcal, la manipulation de l'histoire, les efforts d'élimination des autochtones et la création de lois discriminatoires.

Avec la colonisation, les Européens ont apporté leurs opinions bien ancrées à propos de leur supériorité culturelle, intellectuelle et structurelle sur les peuples indigènes qu'ils rencontraient sur ces nouvelles terres. L'idéologie européenne reposait sur la supposition que leur civilisation était supérieure à toutes les autres et le fardeau auto-imposé de « civiliser les barbares ». La vision du monde des Européens était simple : les Autochtones étaient des sauvages ; les femmes étaient socialement et politiquement invisibles ; et l'individualisme et le patriarcat devaient prévaloir. Ces attitudes formaient la

13 Connell, R. W. (2002). *Gender, Short Introductions*. Oxford: Polity Press.

14 Faludi, Susan. (1991). *Backlash: The Undeclared War Against American Women.* New York: Anchor Books.

15 Harper, Anita Olson. (2009). *« Sisters in Spirit »* dans *Restoring the Balance: First Nations Women, Community, and Culture*. Gail Guthrie Valaskakis, Madeleine Dion Stout, and Eric Guimond (eds). Winnipeg: University of Manitoba Press. 175–199. P. 177

fondation de cette conception eurocentrique que les nouveaux arrivants devaient *corriger* tout ce qu'ils jugeaient *inacceptable* dans les conditions sociales, économiques et politiques du Nouveau Monde. Leur idéologie incluait la subordination et l'exclusion des femmes des affaires publiques.

Dans la société occidentale, la parole écrite a toujours été considérée comme le « moyen authentique » de la vérité historique alors que l'histoire orale est considérée comme primitive, subjective et peu fiable. Par conséquent, la création de l'histoire était réservée à la discrétion des gens lettrés et de ceux qui possédaient la capacité et la possibilité de transférer leurs idées sur du papier — peu importe leurs intentions, philosophies ou prédispositions.

Les explorateurs européens, les commerçants de fourrures et les missionnaires avaient écrit au sujet du statut des femmes dans les communautés de Premières Nations. Ces comptes rendus témoignent autant des perspectives idéologiques de leurs auteurs qu'ils nous renseignent sur le sujet à l'étude. Les auteurs faisaient partie de la structure patriarcale et hiérarchique qui tirait des bénéfices de la domination des femmes. Il n'est ainsi donc pas étonnant qu'ils n'aient pas reconnu les contributions quotidiennes faites par les femmes des Premières Nations. Patricia Albers et Bea Medicine (1983) écrivent que les comptes rendus journalistiques minimisent ou banalisent les contributions, les activités et les expériences des femmes en traitant uniquement des hommes autochtones et en documentant uniquement les activités masculines[16].

En conclusion, les femmes autochtones ont joué un rôle crucial dans la réussite de leurs époux et dans le commerce de la fourrure. Leurs compétences traditionnelles et leurs vastes réseaux sociaux ont permis de poser les fondements d'un nouveau pays — le Canada. Les mariages mixtes entre les commerçants européens et les femmes autochtones étaient encouragés parce qu'ils permettaient de cimenter un avantage économique par les liens familiaux et d'établir des liens sociaux plus vastes. Toutefois, les unions conjugales formées durant les premiers temps du commerce de fourrures étaient uniquement temporaires. Ces unions sont éventuellement devenues sans importance pour les commerçants et les colons en raison de la race — autochtone — et du sexe — féminin — de leurs partenaires. Les contributions des femmes autochtones au Canada ont ainsi été négligées à travers l'histoire.

16 Albers, Patricia, and Beatrice Medicine, eds. (1983). *The Hidden Half: Studies of Plains Indian Women*. New York, University Press of America